

*Dimanche 14 novembre de 9H00 à 11H00*

## **Les médias, ça marche comment? L'exemple de l'image faite à l'EPS.**

Quand j'ai été sollicité pour intervenir sur le thème « Les médias, ça marche comment? L'exemple de l'image faite à l'EPS », j'ai hésité. Je me suis dit, qu'est-ce que je fais, je leur dis la vérité, au risque de les désespérer, ou je fais mine de leur donner un peu d'espoir. Finalement, j'ai choisi la première option.

Autant vous le dire tout de suite, les enseignants de l'éducation physique et sportive n'ont pas leur place dans le paysage audiovisuel français.

Il y a quelques mois, le directeur des sports de France télévisions, Daniel Bilalian, faisait cet aveu. Selon lui, France télévisions n'aurait pas vocation à diffuser les images de sports non médiatiques. Exit, en dehors des Jeux olympiques tous les 4 ans, les petits sports qui ne génèrent pas d'argent. Ainsi, pour voir l'équipe de France de handball, il faut que cette dernière réalise des exploits, qu'elle aille en finale. Autrement, pas de handball sur le service public. Or sauf erreur de ma part, le handball est largement pratiqué dans les collèges et lycées, dans les cadres des cours d'éducation physique et sportive. De même que toutes les disciplines de l'athlétisme.

A propos du match de coupe de France Quevilly-PSG : La coupe de France : « C'est le foot d'en bas contre le foot d'en haut. A ce stade, plus qu'une compétition sportive, c'est quasiment une manifestation politique, au sens noble du terme, car elle crée du lien social, en permettant aux petits clubs de se frotter aux grands. C'est du reste la seule où, selon la tradition, le président de la République remet le trophée à la fin. » En réalité, France télé veut absolument retransmettre du foot, sport numéro un.

TF1, le foot, la formule 1.

La presse écrite : L'Équipe : le foot, un tiers du journal, le rugby, et quand des Français s'illustrent.

Le rôle des éducateurs n'intéresse pas les médias, ou alors pour se donner bonne conscience. Quand L'Équipe consacre une double page à Aulnay-sous-bois, assez bien faites du reste, Alou Diarra, le capitaine de l'équipe de France, rend hommage aux éducateurs qui lui ont permis de devenir le grand sportif qu'il est.

Dommage que L'Équipe et les grands médias ne leur donnent jamais la parole, à ces entraîneurs d'en bas qui font vivre le sport français, à tous les profs d'EPS de France et de Navarre.

Sur l'affaire Anelka, on a demandé son avis à Sarkozy, on a demandé son avis Roselyne Bachelot, on a demandé son avis à Rama Yade, qui pensait que l'Uruguay avait disputé l'Euro, mais on n'a pas trop tendu le crachoir aux enseignants.

Celui qui parle c'est le puissant. Zinédine Zidane n'a rien à dire mais on en fait un consultant, moins pour ce qu'il a à dire que pour ce qu'il représente.

Il suffit de lire les 101 propositions pour le football français de L'Équipe, il n'y a quasiment que des vedettes qui sont interrogées.

Il suffit d'analyser l'affaire Domenech, devenu le bouc émissaire des mauvais résultats de l'équipe de France. En 2006, c'est Zidane qui a emmené les Bleus en finale, en 2010, Domenech est seul responsable.

Extrait de La face cachée de L'Équipe : « Faut-il condamner Guérin ? », s'interroge Jacques Ferran dans *L'Équipe* du 19 juillet 1966. Les chances françaises de qualification pour les quarts de finale de la Coupe du monde semblent compromises. À la veille d'une rencontre décisive contre les Anglais, futurs vainqueurs sur leur sol, le chef du foot et directeur de la rédaction de *France Football* dresse un constat lucide et sans concession de la situation du moment. « Le procès de Guérin, il sera donc bien temps de le faire dans deux jours, écrit-il. [...] Henri Guérin sera le bouc émissaire idéal. Vous voyez tout ce qu'on pourra dire. Il a mal choisi ses sélectionnés. Il leur a imposé un système de jeu qui ne leur convenait pas. [...] Bien, mais Guérin ne s'est pas trompé seul. Il était entouré de Lucien Jasseron et de Robert Domergue qui passent pour deux de nos techniciens les plus évolués et les plus lucides. Et nous sommes témoins que les trois hommes ont travaillé la main dans la main [...]. Alors, qui est coupable ? Les joueurs ?

Ils sont ce qu'ils sont. Ils vont où on les mène. [...] C'est, une fois de plus, le procès de toute la direction du football français qu'il faudra instruire, sitôt cette Coupe du monde terminée. Et non pas seulement celui de Guérin. »

Cet éditorial est un cas d'école. Plutôt que de se focaliser sur le sélectionneur, dont les mauvais choix sont soulignés avec force, il s'attache à remonter la chaîne des culpabilités. Jacques Ferran tape sur un système, pas sur un homme. Était-il un bon communicant, savait-il parler aux journalistes ? On n'en saura rien. Les dirigeants du football français, eux, en sont pour leurs frais... d'avocats.

Au moins, leur procureur a-t-il eu le savoir-vivre de leur communiquer la date d'ouverture de leur procès. Autre époque, autre façon de concevoir le métier de journaliste.

Commandement numéro un : tu ne simplifieras point. Un sélectionneur, aussi médiocre soit-il, ne peut être tenu pour unique responsable des résultats de son équipe, bons ou mauvais.

Le football français a traversé sa pire crise dans les années 60 et 70, après la génération dorée des Raymond Kopa et Just Fontaine. Qu'ont fait la fédération et des médias tels que *L'Équipe* ? Ils ont identifié le problème et essayé de trouver des solutions. La solution ça a été la formation à la française. Les centres de formation ont été mis en place à cette époque. A cette époque, Jacques Goddet le fondateur de *L'Équipe* ferrailait dans ses éditoriaux pour imposer une autre image du sport dans la société, pour que l'éducation physique et sportive soit considérée comme une discipline à part et entière et non comme une récréation. Historiquement, *L'Équipe* avait une mission de service public. C'est fini.

Tout cela a progressivement disparu à partir des années 80, avec la médiatisation des sports via la télévision et l'avènement du néo libéralisme et de son corollaire dans le sport, à savoir l'obsession pour les champions et pour la performance.

« Nous avons été parmi les premiers à évoquer l'apparition de l'EPO, en 1997. Mais attention à ne pas salir le sport. *L'Équipe* doit continuer à exalter le champion ». Jérôme Bureau, *Libération*, 30 novembre 2002.

*L'Équipe* légende le sport ». Devise publicitaire de *L'Équipe*.

Aujourd'hui, le boulot d'un journaliste sportif c'est de ramener l'interview d'une star, à tout prix. Les confrères s'agenouillent devant le roi Zidane, devant Thierry Henry, devant Nadal, devant Lance Armstrong. Lance Armstrong qui bénéficie de relais privilégiés dans les médias à travers son ami Michel Drucker, à travers son ami Jean-René Godard. Dans la Presse de la Manche, « Lance Armstrong est un ami et j'ai été très peiné de voir

qu'on a voulu l'incriminer de tricherie et de dopage, six ans après. C'est honteux alors qu'il n'a jamais été contrôlé positif, jamais, jamais ».

Honteux de soutenir un dopé notoire, surtout dans une émission de service public comme Stade 2, qui ne parle jamais ou si peu de sport amateur et d'enseignement du sport.

Les journalistes dominants s'intéressent à leurs semblables, à savoir les sportifs dominants.

Le cas Pierre Ménès, inféodé à Thierry Henry, et critique envers Zidane parce que ce dernier ne l'a jamais intégré parmi ses courtisans.

Extrait de La face cachée de L'Équipe : Comme le remarque Bruno Godard, « dans notre pays, la valeur d'un journaliste sportif se reconnaît à une chose : l'épaisseur de son répertoire téléphonique. S'il est capable d'avoir dans les deux heures un joueur de haut niveau, on dira qu'il est un bon professionnel. » Ce qui implique une stricte division du travail entre les reporters de la rubrique foot. À chacun sa star en quelque sorte. Et interdiction d'empiéter sur le champ du voisin. Pierre Ménès copinaut avec les Bleus d'Arsenal ; Fabrice Jouhaud entretenait des rapports complices avec les « Allemands » du Bayern de Munich, Willy Sagnol et Bixente Lizarazu, qui le consultera au moment de rejoindre l'OM... ; naguère, Frédérique Galametz s'entendait bien avec Christophe Dugarry ; Arnaud Ramsay est le biographe et portraitiste attitré de Nicolas Anelka ; Jérôme Le Fauconnier a gagné la confiance de Lilian Thuram et Guillaume Dufy celle de Johann Micoud ; Vincent Duluc est « proche des Lyonnais » comme il le dit lui-même ; Olivier Margot enfin, leader tout-terrain, est un intime de Fabien Barthez et Zinédine Zidane. Rançon de la gloire, les vedettes françaises du ballon rond, de plus en plus sollicitées par les médias depuis 1998, ciblent un petit nombre de journalistes triés sur le volet à qui ils réservent la primeur de leurs déclarations. Qu'importe si elles n'ont rien ou pas grand-chose à dire. Ce qui compte, c'est de décrocher une interview de la star dans le journal.

« C'est important pour *L'Équipe* d'avoir Thierry Henry, même quand il dit des choses moyennement intéressantes », euphémise Vincent Duluc. « Important » pour le niveau des ventes, on l'aura compris.

Printemps 2005. Pierre Ménès sirote un rafraîchissement chez son ami Robert Pires, à Londres. Une plaquette vantant l'arrivée du TGV à Reims traîne sur la table basse du salon.

Natif de la métropole champenoise, l'international français d'Arsenal a le mal du pays, où vit toute sa famille. « Bob » se fait du mouron pour le Stade de Reims, plongé dans les...

Il y a les intouchables et les autres.

On tape sur une icône si elle est à terre, pas avant. On commence à taper sur Armstrong parce qu'il a pris sa retraite et a perdu son aura.

On lèche, on lâche, on lynche.